Lettres romandes

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **30 (1984)**

Heft 4

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Jaccottet : l'horreur et l'émerveillement

A la mort et à l'ignorance métaphysique, ses seules certitudes, le poète oppose son émotion devant la beauté des choses les plus fragiles.

La publication presque simultanée, en automne 83, d'un nouveau recueil de poèmes et d'un choix de proses de Philippe Jaccottet invite à entrer dans la quête existentielle et poétique que ce poète poursuit depuis des années avec une discrétion et une humilité qui n'excluent pas la plus haute exigence.

Des histoires de passage rassemble plusieurs chapitres extraits par l'auteur des livres de prose qui, en contrepoint de l'œuvre poétique, jalonnent et explicitent son cheminement d'homme et de poète. Présentés dans l'ordre même de leur élaboration, ces textes entraînent le lecteur dans une interrogation passionnée, perceptible aussi bien dans les fragments narratifs que dans les rêveries poétiques, les notes de carnet ou de travail et les réflexions variées sur la poésie, l'art et la condition humaine. Dans ce contexte admirablement concerté, maint passage que l'on croyait connaître révélera de nouvelles richesses. Des pages inédites, notamment de jeunesse, complètent le volume.

La Grèce : « Une chance d'harmonie »

Relevons aussi des notes d'un voyage en Grèce, rassemblées sous le titre « Cristal et fumée » ; on y découvre une confirmation de nombreux textes où ce pays, connu, aimé et rêvé depuis longtemps à travers la mythologie et la littérature européenne, apparaissait déjà comme une référence majeure de Jaccottet. Nous sommes ici en présence d'une Grèce où le paysage et la lumière, les ruines antiques et byzantines, les réminiscences mythiques et poétiques les plus riches s'accordent en tout lieu pour rappeler au voyageur, avec une lointaine insistance, l'existence d'une « chance d'harmonie ». A Egine par exemple, où l'évocation commence dans une taverne du port pour suivre le trajet en car à travers le paysage montagneux jusqu'au temple et culminer dans une citation d'Hésiode, avec le commentaire suivant :

« Je comprends que je suis encore dans un temps où les outils de fer, les bêtes, les plantes et le mouvement des constellations se lient par des attaches simples et fortes ; et je me dis que ces temples dont je ne vois plus que les ruines, encore si grandes, ont été les demeures réservées au nouement et au renouement de ces liens, aujourd'hui rompus, pour notre désespoir et, peut-être, notre perte... »

Saisis aux instants de leur vie où une « appréhension qui vient de beaucoup plus loin qu'eux-mêmes les transfigure », les personnages gravés aux frontons des temples grecs peuvent encore aujourd'hui être accueillis comme « une promesse et une exhortation en dépit du pire ». Dans la poésie, Jaccottet se met à l'écoute d'un tel appel. Pourtant, quel contraste entre ces figures à la certitude rayonnante et le « poète tardif » qui parle dans « Pensées sous les nuages », voix d'un homme aux prises avec le vieillissement, et d'une humanité infiniment éloignée de l'accord originel ! Toutefois, et en dépit des doutes et de l'ignorance aggravés par les années, l'âge est chez Jaccottet porteur d'une chance :

« Comme il se souvient ! Comme il se souvient mal... »

A mesure que s'éloignent les instants de plénitude qui ont illuminé le passé, et que grandit la méfiance à leur égard, s'accroît l'émerveillement de pouvoir en vivre de nouveaux. Presque bâillonné par le désespoir, le poète est celui qui « parle encore, néanmoins » ; sa parole est d'autant plus vivante que plus menacée.

Maint poème adopte ainsi la forme d'un dialogue, d'une oscillation entre l'horreur et l'émerveillement, d'un débat où les raisons d'espérer, si frêles en regard des terribles certitudes, sont scrupuleusement soupesées ; en effet, à la mort et à l'ignorance métaphysique, qui, il l'a souvent affirmé, demeurent ses seules certitudes, Jaccottet oppose son émotion devant la beauté humble des choses les plus fugaces, les plus fragiles : la lumière, l'eau bondissante, un sourire ... Ces alternances de désespoir et d'étonnement heureux font pressentir une mystérieuse contiguïté de ces contraires. La joie, qu'évoque toute une suite de poèmes, apparaît moins comme une plénitude que comme un rêve inséparable de la brume, d'une distance, d'un manque, d'une patience.

« Mais chaque jour, peut-être, on peut reprendre

Le filet déchiré, maille après maille,

Et ce serait, dans l'espace le plus haut,

Comme recoudre, astre à astre, la nuit... »

Dans certains poèmes, l'écart se creuse entre l'insoutenable et l'espoir : les *« Plaintes sur un compagnon mort »* s'achèvent dans la révolte et les ténèbres. Alors que toute lumière, tout amour, semblent mis en échec devant l'abîme et la solitude de la souffrance, la musique est la seule puissance capable non pas de vaincre la mort, mais de la transfigurer :

« Et ce n'est pas qu'aucune musique protège

De pareilles morsures :

Plutôt qu'elle soulève, qu'elle incline différemment... ».

La musique, jardin secret

Dans ce dernier livre, la musique (que Jaccottet, en 1959 déjà, regrettant de ne pas être musicien, décrivait comme « déchirante non par ce qu'elle exprime, mais par sa

beauté seule ») devient une source essentielle d'inspiration poétique. Dans la suite de poèmes intitulée *« A Henri Purcell »*, Jaccottet nous ouvre ce nouveau jardin secret, où la transparence et la jubilation de la musique deviennent celles du langage, et la science et la liberté qu'il envie aux musiciens, l'apanage du poète :

« On imagine une comète
Qui reviendrait après des siècles
Du royaume des morts
Et, cette nuit, traverserait le nôtre
En y semant les mêmes
graines... ».

Marion Graf
Journal de Genève

Charles-Albert Cingria
A la Bibliothèque Nationale

Pour célébrer le centenaire de la naissance (le 10 février 1883) — du moins helvétique de ses écrivains — la Confédération suisse a étendu jusqu'à Paris les manifestations organisées précédemment sur son territoire ; et ceci à juste titre puisqu'il y résida une bonne partie de son existence et fut intimement — quoique avec réserve — mêlé à la vie littéraire de la capitale.

Hommage modeste au demeurant n'étant composé que d'un colloque en Sorbonne en fin d'année dernière et ce mois de mars 84, dans une petite salle de la Bibliothèque Nationale — celle-même qui avait accueilli jadis C.-F. Ramuz — d'une exposition de notre écrivain présumé romand (en réalité d'ascendance levantine et polonaise), les situant lui et son œuvre dans leur milieu ambiant tant en Suisse qu'à Paris : portraits peints, portrait sculpté, manuscrits, éditions limitées, nombreux autographes de lui à ses amis ou vice versa, Ramuz, Auberjonois, Strawinsky, Paulhan et tant d'autres.

Combien de survivants restent-ils dans la « colonie » qui peuvent en lisant les textes de Charles-Albert Cingria entendre les inflexions de sa voix, imaginer les traits mobiles de son visage, privilège nécessaire à leur pénétration profonde. Il eut sans doute été judicieux d'en faire le décompte pour les convier tous au vernissage !

Il n'est pas absolument avéré que le rayonnement de son œuvre y gagne beaucoup ni n'atteigne un vaste public et c'est bien ainsi car il risquerait de s'établir de fâcheuses confusions.

Le travail accompli, essentiel et considérable, préalable au centenaire, le fut sous l'égide des amis de C.-A. Cingria et grâce aux concours conjugués de mécénats publics et privés : celui de la publication de la totalité de ses écrits aux éditions l'Age d'Homme. Pour le première fois, l'on eut alors une vue d'ensemble d'une œuvre à tel point dense et significative ; jusqu'alors on n'en connaissait que des fragments publiés au hasard de revues locales ou d'éditions un peu mystérieuses.

Comment parler de la somme qu'elle représente sans tomber dans des gloses qui l'eussent irrité comme le firent les critiques suscitées par son texte « Notre terre et ses gens » auxquelles il répondit vertement ou les imprécisions d'un éditorialiste zurichois qu'il réfuta en neuf alinéas. Et peut-être n'eût-il pas goûté davantage les recherches de savants exégètes dissécant son texte comme les chirurgiens leur cadavre dans les toiles des maîtres hollandais pour s'efforcer d'y trouver le secret qui refuse de se livrer.

Le mieux est alors d'exprimer simplement l'admiration intense éprouvée devant un talent confinant au génie tant sur le plan de la pensée que sur son expression. Qu'on accorde une importance plus grande aux exceptionnelles connaissances qu'il possédait de la musique médiévale, le plaint-chant en particulier (illustrées dans le long texte de la Civilisation de Saint-Gall) et le Moyen-Age en général (la Reine Berthe ou Petrarque) ; que l'on jubile plutôt à la lecture d'œuvres, plus légères où le surnaturel se distancie si aisément du réel (les Autobiographies de Brunon Pomposo, Hippolyte Hippocampe) ou que l'on accorde sa préférence à celles des œuvres où l'importance du concret est primordial, les descriptions du quotidien servant de base à des dégressions éblouissantes (Le parcours du Haut-Rhône, Le camp de César, Le carnet du chat sauvage) rien ne peut laisser indifférent à travers ses chroniques et ses propos.

Et il ne faut jamais oublier que sous toutes les voltes et pirouettes d'une écriture baroque proche du maniérisme, subsiste une rigueur de pensée quasi valérienne dont, par exemple, une chronique de musicologie telle que le superbe Essai de définition d'une musique libérée « de la raison discursive » donne une fulgurante image.

Edmond Leuba